



Comment comprendre des autobiographies pour une épistémologie de la linguistique ?

Valentin Feussi, Didier de Robillard

► To cite this version:

Valentin Feussi, Didier de Robillard. Comment comprendre des autobiographies pour une épistémologie de la linguistique ?. Bisconti Valentina; Mathieu Cécile. Entre vie et théorie. La biographie des linguistes dans l'histoire des sciences du langage, Lambert Lucas, A paraître, 978-2-35935-277-1. hal-02149687

HAL Id: hal-02149687

<https://hal.science/hal-02149687>

Submitted on 6 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Comment comprendre des autobiographies pour une épistémologie de la linguistique ?

Valentin Feussi et Didier de Robillard
EA 4428 DYNADIV
Université de Tours

Introduction

Avant de commencer cette réflexion, il nous semble important de partir d'un préalable, que résume pertinemment Babich (2017) quand elle affirme que les sciences humaines (désormais SH) comprennent deux grands courants : le positivisme et les approches herméneutiques, ce qui se confirme à la lecture de l'ensemble des contributions de cet ouvrage. T. Strong (à paraître) clarifie la différence entre ces deux grands courants en la plaçant dans le fait que les courants positivistes pensent qu'il est possible de décrire des faits en les dissociant de toute valeur éthique, ce que récusent les démarches herméneutiques. Il sera bien entendu impossible ici de résumer un siècle de débats entre phénoménologues-herméneutes, et les courants dominants.

Dans la recherche universitaire telle qu'envisagée par ces options majoritaires, l'histoire de vie du scientifique est rarement prise en compte dans la compréhension de l'élaboration des connaissances. Les productions scientifiques sont parfois présentées comme déconnectées de ces aspects, ce qui traduit une mise au second plan de la notion d'altérité¹, caractéristique d'une épistémologie rationnelle occidentale, fondée sur cette dissociation (Debaene 2010). Avec les perspectives (auto)biographiques, on considère que tout discours est produit à partir d'une position dans le monde. Dans le champ des SH, réfléchir à l'élaboration de discours c'est, comme le montre Gusdorf (1948, 1988), s'investir dans une compréhension du scientifique chercheur dans ses rapports au monde et aux autres. Cette perspective permet de reconsidérer les fondements des SH désormais perçues comme diversitaires² et non totalement prévisibles.

C'est dans cette perspective que nous avons choisi, pour cette réflexion, de nous intéresser à l'autobiographie. Cela aussi parce qu'elle est valorisée dans notre champ disciplinaire, la sociolinguistique, où les chercheurs n'ont pas produit de biographie mais se situent explicitement le plus souvent dans la société dans laquelle ils se trouvent, ce qu'ils traduisent souvent par des éléments d'autobiographie. Cette orientation permettra de réfléchir au statut épistémologique de l'autobiographie, notamment concernant les rapports aux langues.

Nous aborderons ce travail à partir d'une définition de l'autobiographique dans la perspective phénoménologique et herméneutique (désormais PH) en rappelant les arrières-plans à partir de Gusdorf (1948). Dans un deuxième temps, nous prendrons l'exemple d'un fragment d'autobiographie de linguiste qui nous aidera à expliciter en quoi ce travail relève d'une expérience auto-hétéro-poétique. Cela ouvrira la possibilité d'explicitier le processus autobiographique d'élaboration de sens, globalement résumé par le terme « cercle herméneutique ». Puis nous terminerons en dégageant quelques conséquences de cette approche

¹ Grondin (2006) explique que la notion d'altérité induit un processus réflexif caractéristique de la rencontre qui est une des conditions de dé-couverte de soi, de l'autre et du monde. Dans cette perspective, toute compréhension suppose implicitement une démarche poétique, marginalisée par les épistémologies rationnelles (qui fondent le sens sur des procédés présentés comme objectifs et neutres).

² Certains termes mobilisés ici paraîtront nouveaux parce qu'ils sont récents dans le champ de la sociolinguistique (exemple : « diversitaire ») ou bien auront un sens différent des usages courants (exemples : « expérience », « abstrait », etc.). Il conviendrait de les considérer à l'aune de perspectives PH que nous mobilisons pour cette réflexion.

PH dans la conception du langage, qui se voudra plus humboldtienne et ontologique que technique (Ellul 2008).

1. L'autobiographie PH : quels arrière-plans et projet ?

1.1 Le point de vue PH : sens et engagement de l'autobiographe

L'espace qui nous est réservé pour cette réflexion ne peut suffire pour résumer sérieusement les perspectives PH. Pour en savoir plus, le lecteur pourrait se tourner vers des auteurs comme Romano (2010), Blanquet (2012), Huneman et Kulich (1997), Lyotard (2004) ou Grondin (2006) notamment. Il comprendrait alors que ces courants ne peuvent faire fi de la participation im-médiate au monde de l'homme comme une condition essentielle du sens. Merleau-Ponty (1945) traduit cela sous l'angle de la sensibilité, à travers la question de la *charnalité*. Considérer que nous sommes la « chair » du monde conduit ainsi à la fois à dissoudre les oppositions sujet / objet, individu / social devenues classiques en sciences humaines, pour privilégier une compréhension du monde *expérientielle* et *abstraite*, inséparable de l'éthique de la *Bildung*. Les approches PH postulent dans cette perspective un sens dont une partie est socialisée (le signifiant), et qui échappe donc aux oppositions prédicatif / non-prédicatif, rationnel / irrationnel, analytique / synthétique parfois critiquées, mais néanmoins maintenues par les SH. Cela conduit dès lors à postuler un sens anté-rationnel, pré-linguistique ou anté-prédicatif, pour expliquer que les catégories analytiques, rationnelles, prédictives reposent nécessairement sur des phénomènes préalables dont le signifiant ne peut être « tracé », parce qu'il est lié à des historicités, sensibilités, expérientialités, imaginaires. Ce sens est toujours agissant, et est nécessaire à la compréhension du sens explicite. La compréhension s'appréhende donc comme un processus qui prend appui sur une antériorité, le monde, tel qu'envisagé depuis E. Husserl (Barbaras 2008). L'engagement de l'interprète permet ainsi de découvrir un déjà-là, grâce à un processus à la fois anticipatif et projectif (que nous décrivons *infra* dans le cercle herméneutique) qui traduit des possibilités ³ d'être. Cela conduit à postuler que le sens dépend de l'engagement de l'interprète, de sa présence au monde de celui qui comprend.

Si le sens relève de l'interprétation, dont un des objectifs est de permettre l'accès à des phénomènes implicites, cela revient à légitimer la place de l'imprévu dans les différents processus de conceptualisation. Cette perspective rompt avec les logiques empiristes habituelles qui prennent généralement appui sur le principe du vérificationnisme ⁴, en considérant les « données » comme des fragments d'expérience représentatifs du sens. Dans une perspective PH par contre, le sens n'est pas une donnée. Il est plutôt un phénomène qui nous arrive parce que nous sommes au monde, avec nos projets et traditions, notre histoire (Romano 2010 : 632), notre sensibilité, notre imaginaire notamment. Voilà pourquoi l'interprétation s'inscrit dans une dynamique d'historicisation (non linéaire, v. *infra*) et d'altérité, un processus dont une des conséquences est la transformation de l'interprète. Dès lors, le discours autobiographique ne peut ni négliger l'influence du processus interprétatif sur l'autobiographe, ni faire fi d'une compréhension qui positionne l'autobiographe comme un interprète du monde qui existe pour lui.

Genre littéraire ou discours du moi, la compréhension des autobiographies pourrait se renouveler, grâce à une diversification de ses fondements épistémologiques. Jusque-là, ce sont

³ Ce terme n'a pas le sens positif habituel. Il renvoie plutôt à une possibilité ontologique, au *dévoilement*.

⁴ Le phénoménologue refuse « les faits bruts de l'empirisme, qui exerceraient sur notre sensibilité une action causale (et les données sensibles brutes qui résulteraient de cette action) » (Romano 2010 : 767).

les approches sémiotiques qui ont toujours été privilégiées, dans des interprétations littéraires de l'autobiographie, avec une référence récurrente et largement partagée qu'est Lejeune (1975, 2015 pour quelques exemples). Comme nous allons le comprendre, les approches PH de l'autobiographie d'une part et littéraires-sémiotiques de l'autre correspondent à deux projets différents, avec des conceptions distinctes et parfois opposées de la science et de l'humain. Pour mieux cerner ces formes d'altérités, il convient de partir des arrière-plans de l'autobiographie, tels que nous les présente Gusdorf.

1.2 Éléments d'arrière-plan des autobiographies selon Gusdorf

Nous nous proposons une réinterprétation de Gusdorf (1948, 1975) qui, à notre connaissance, est le seul à s'être investi de la sorte dans l'histoire des SH, en s'intéressant plus particulièrement à l'autobiographie. À partir d'arguments historiques, il montre que la perspective littéraire et franco-centrée n'est pas la seule problématisation du discours du moi. Gusdorf (1975) argumente que fonder l'autobiographie sur des perspectives littéraires françaises, c'est évacuer sans explicitation tout un pan de l'histoire de cette posture discursive. Cette partialité conduit à présenter Rousseau comme le premier véritable autobiographe et à se servir de son texte, sans aucune explicitation, comme référence d'élaboration d'un code qui établit l'autobiographie comme genre littéraire⁵. Selon Gusdorf, cette posture, que nous qualifions de sémiotiste⁶, n'a finalement de l'homme qu'une conception technique liée à la civilisation industrielle moderne⁷.

Pourtant, malgré leurs divergences, ces deux approches partagent selon Gusdorf une filiation religieuse commune⁸. L'avènement du courant humaniste en France dissocie homme et dieu, pour montrer que la vie individuelle est suffisante pour comprendre le monde⁹. Bien que cette prise de distance nouvelle avec la religion¹⁰ traduise autrement la place importante de la religion (en tant qu'héritage) dans cette pensée, la perspective littéraire de l'autobiographie valorise uniquement les marques visibles de la vie de l'autobiographe. Le pacte autobiographique (Lejeune) devient ainsi un élément de conceptualisation incontournable des études dans ce champ. Il est fondé sur un contrat d'authenticité et d'identité qui est censé révéler

⁵ Dans la deuxième moitié du XX^e siècle, la critique, l'histoire littéraire « se sont données pour tâche de rassembler un corpus de l'autobiographie, puis, non moins savamment, ont entrepris de découvrir le *code* qui préside au *fonctionnement* du genre en question. Des vérités générales ont été formulées dans le langage obscur propre aux pédants d'aujourd'hui, si bien que le lecteur sans malice ne s'aperçoit pas qu'il s'agit le plus souvent de platitudes naïves ou de vieilleries éculée » (Gusdorf 1975 : 959).

⁶ Cette démarche repose sur le principe de la transparence du sens, garantie par la centration sur des signes au détriment de dimensions expérientielles dont relève le sensible.

⁷ Gusdorf (1975) rappelle par ailleurs que cette approche littéraire passe sous silence de nombreux écrits du moi (antérieures aux *Confessions* de Rousseau) en Europe, confinées à la sphère confidentielle. Il rappelle notamment Georg Misch qui publie en 1904 *Geschichted der Autobiograph*, et le pasteur lorrain Pierre Poirer qui publie en 1720 *La Vie de Madame JM.B. de la Mothe Guyon* (écrite par elle-même) et bien après *La Vie Intérieure* et *La Vie Extérieure* (deux autobiographies de Antoinette Bourignon publiées à Amsterdam en 1683).

⁸ La pensée allemande se tourne vers une tradition piétiste dans la branche luthérienne (Herder et Schleiermacher) alors que la pensée française rousseauiste serait piétiste (calvinienne) et catholique (Mme de Warens).

⁹ « Chaque homme porte en soi "la forme entière de l'humaine condition" ». L'autobiographie fournit une véritable anthropologie puisqu'elle permet « une révélation de l'être humain dans la plénitude de son accomplissement » » (Montaigne dans Gusdorf 1975 : 978).

¹⁰ On peut considérer le piétisme et le quétisme comme faisant partie des formes précurseuses de l'autobiographie en ce sens que ces deux termes décrivent une posture de réinvestissement vers soi « à la recherche d'un dialogue direct avec un Dieu ». Cette démarche devient de ce fait aussi une recherche de soi (Romano, 2018), mais avec insistance sur « une expérience personnelle de la conversion et de la grâce divine » (Gusdorf 1975 : 979). Ces pratiques et les réflexions qui les ont accompagnées ont certainement fourni un terreau à l'apparition de la réflexivité dans les SHS, par une forme de laïcisation de ces traditions, et un réinvestissement des arrière-plans de ces réflexions théologiques dans le domaine des SHS pour y traiter la question de l'altérité.

la réalité des « faits » vécus ou racontés. Dans cette perspective, les phénomènes les plus valorisés relèvent du dire et du vraisemblable tout en étant articulés de façon chronologique. Cette recherche d'objectivité se donne un fondement rationnel, technique et sémiotiste.

2. L'extrait autobiographique de Jacqueline Billiez

À partir d'une autre problématisation de l'autobiographie, nous verrons qu'une approche différente des langues est possible, qui accorde une place importante à l'histoire, en mettant en relief l'implication de l'autobiographe dans le processus de sens. Pour plus d'explicitation, nous partirons de l'exemple de Jacqueline Billiez¹¹. Professeure émérite de sociolinguistique à l'université Stendhal de Grenoble, Jacqueline Billiez a eu une double formation de sociologie et de linguistique. Ses thématiques de recherche sont les bi-plurilinguismes de (jeunes) migrants en lien avec des questions identitaires et scolaires en France. Elle est ici interviewée pour *L'autre* par une de ses anciennes étudiantes, Stéphanie Galligani (Galligani, 2012).

L'autre : Je souhaiterais pour commencer que l'on revienne sur ton itinéraire de chercheuse et que tu expliques d'où vient ton intérêt pour la sociolinguistique et ce qui t'a conduite, dans cet itinéraire, à cette discipline

Jacqueline Billiez (JB) : C'est une grande question que je me suis posée à plusieurs reprises et je vais forcément donner une réponse aujourd'hui très incomplète. On va peut-être pouvoir la compléter au fur et à mesure de l'entretien. Mon intérêt pour la sociolinguistique trouve sans doute ses origines dans une curiosité pour le langage et l'apprentissage des langues. Depuis toute petite, je m'interrogeais sur les langues de mon entourage, celles que j'entendais parler par des personnes différentes, et je me demandais ce qu'était une langue. Ensuite, à l'école, j'ai fait très tôt des constats sur les différences qui existaient entre la langue telle qu'elle était parlée au quotidien – la langue ordinaire – et celle qu'il fallait utiliser pour écrire, pour faire les rédactions, pour parler correctement, « faire des jolies petites phrases bien complètes ». Donc, à l'origine, un étonnement qui m'a marquée et que j'ai voulu creuser lorsque j'ai eu des choix à faire lors de mon cursus en sociologie. Je me suis d'abord embarquée dans cette discipline sur la base d'un intérêt profond pour une géographie humaine et la compréhension de la vie des hommes en groupe. Un ancien camarade de classe que j'ai rencontré lors d'une réunion d'anciens m'a rappelé que j'avais déclaré au moment de mes choix universitaires que j'allais faire de la sociologie car j'avais des comptes à régler avec la société...

L'autre : Quels étaient ces comptes à régler avec la société ?

JB : Je vais forcément les reconstituer. Très certainement les inégalités entre les hommes et les femmes, et les inégalités selon les origines sociales. Je sais que j'ai toujours caché les miennes dans le domaine scolaire lorsqu'on devait remplir les petites fiches destinées aux enseignants et sur lesquelles on devait déclarer la profession des parents. J'avais une famille compliquée donc je ne savais pas trop ce qu'il fallait écrire. Mais j'avais compris très vite qu'il valait mieux taire qu'on était d'une origine sociale défavorisée avec des parents ouvriers. Mon beau-père était ouvrier plâtrier peintre et je mettais parfois de manière subtile « peintre » pour laisser une interprétation possible, qui était celle d'« artiste peintre » bien sûr. D'autres fois, je ne remplissais pas cette rubrique. Donc j'ai été sensibilisée très tôt à ces inégalités sociales et des inégalités de traitement aussi en contexte scolaire. [...]

Quelle compréhension peut-on avoir de cet extrait ? On pourrait en avoir une interprétation habituelle en le considérant comme un récit de faits et du parcours de Jacqueline Billiez. Cela semble cohérent, puisqu'elle fait usage de marqueurs linguistiques (« ensuite à l'école », « lorsque j'ai eu des choix à faire », etc.) fréquemment convoqués pour ce type d'objectivation. C'est dans ce sens qu'on peut également situer les conditions socio-biographiques évoquées dans cet extrait (genre féminin, enfance, contextes migratoires, variétés de langues, rapports aux inégalités) avec leurs conséquences professionnelles (choix de devenir sociologue) et théoriques (pratiques langagières plurilingues en contextes migratoires, parlars des jeunes issus

¹¹ Nous la remercions pour avoir accepté que nous nous appuyions sur cet extrait pour notre réflexion.

de l'immigration, variation linguistique). Sous cet angle, l'autobiographie est comprise comme « récit rétrospectif » (Lejeune 2015 : 103) ou « tracé d'une vie » (Starobinski 1970 : 83)¹².

Toutefois, cette première lecture peut occulter une autre compréhension du même extrait, dès lors qu'on choisirait de se focaliser moins sur le contenu et les signes que sur le processus à partir duquel elle comprend, comme nous, son expérience. Au lieu d'en faire un simple récit de faits, on peut en faire une expérience de vie où Jacqueline Billiez rassemble des expériences de vie susceptibles de traduire la façon dont elle ressent et intègre imaginativement sa vie dans sa projection dans l'avenir, en s'harmonisant aux circonstances de cet entretien (ce qu'elle imagine de ses spectateurs, etc.). C'est à partir de l'expérience de la narration de cette double expérience de la part de Jacqueline Billiez (expérience de sa vie et expérience de ce récit *hic et nunc*) que le lecteur tente de ressentir et d'imaginer l'expérience de Jacqueline Billiez qui la conduit à la sociolinguistique, ce qui est un tout autre processus que celui d'une autobiographie habituelle : celle-ci se fonde, explicitement en tout cas, prioritairement sur les signes. Dans le second processus, c'est à partir de sa propre expérience, et par comparaison (au sens de Jucquois 1989) avec ce qu'on peut comprendre de celle des autres, qu'on comprend ces autres, tant sémiotiquement qu'expérieniellement.

L'autobiographie apparaît donc comme un événement de compréhension, avant d'être un événement ou résultat de production, ce qui est autant sinon plus important que les « faits » du récit. Pour qu'on puisse comprendre une compréhension, à partir de la compréhension d'une production, il faut reconnaître qu'une « traduction » est nécessaire. C'est ce qu'explicite le cercle herméneutique.

3. Autobiographie, compréhension : un cercle herméneutique

À la différence des usages en littérature qui se réfèrent particulièrement à Jauss (1979), notre conception du cercle herméneutique (désormais CH) n'articule pas une médiation (entre un passé et un aujourd'hui) et une rencontre (entre le monde et celui qui le reçoit), dans une conception chronologique du temps. Nous privilégions plutôt une dynamique téléologique et historique comme le résume cet extrait de Romano :

Le cercle herméneutique ne signifie plus, dès lors, le simple va-et-vient de la partie au tout et du tout à la partie, mais la manière dont une pré-compréhension, c'est-à-dire des anticipations de sens, éclaire – et obscurcit parfois – ma lecture du texte, et la manière dont la lecture du texte jaillit en retour sur ces anticipations de sens pour les infléchir, les modifier ou les approfondir. [...] [C]omprendre le moindre texte suppose de comprendre beaucoup d'autres textes et d'autres choses, d'être partie prenante d'une culture et membre d'une communauté d'histoire ; c'est sur fond une *expérience élargie à sa dimension historique* [...] Ce n'est pas moi qui projette librement un sens sur des objets culturels neutres préalablement donnés, mais ceux-ci *font sens* pour moi, acquièrent contextuellement un sens sur fond de mon appartenance à une communauté d'histoire. (Romano 2010 : 859-860)

Le processus consiste en la mobilisation d'expériences vécues, pour comprendre, par modifications, explicitations, infléchissements, bref un travail d'interprétation qui débouche le plus souvent dans une transformation de soi (aboutissement du processus). Le CH consiste alors à croiser anticipations et préconceptions pour s'appropriier le monde, mais c'est en même temps se situer, s'engager et revendiquer sa particularité dans le processus de sens. Tel que le résume Debono (2010 : 484-486), ce travail part toujours d'une précompréhension (premier sens) ensuite approfondie, rectifiée, ce qui laisse entendre que l'aboutissement du processus peut ne même plus avoir de rapport objectif avec les préalables initiaux.

¹² Sous cet angle, le texte autobiographique équivaut à un « objet » dont on peut dégager *le sens*, un seul sens, vu qu'il est caractérisé par des marques linguistiques précises qui en déterminent par ailleurs l'appartenance au genre.

Sous l'angle téléologique, l'autobiographie serait donc le produit d'une fusion des conduites passées, des personnes rencontrées, des lieux vécus, bref de toutes les expériences qui sont investies dans la production du sens pour l'autobiographe. En ce sens, lier autobiographie et CH c'est rassembler des éléments de la vie de l'autobiographe, prendre conscience de leurs résonances pour la production du sens chez celui qui cherche à le comprendre. Voilà pourquoi on peut affirmer que comprendre se fait à partir de la globalité d'une vie, elle-même immergée dans une société, une-des histoire(s), d'une-des culture(s), etc. Cela n'interdit pas, notamment, dans le cadre d'un récit, que ce comprendre global soit analysé, catégorisé en éléments discrets, pour être véhiculé, postérieurement, par le langage. Cependant, ce qui lui donne sens, c'est une compréhension qui peut faire fi de ces catégories, parce que cette compréhension est partiellement et néanmoins significativement anté-prédicative (donc synchrétique, synthétique, globalisante), comme toute compréhension expérientielle.

Cette approche globale s'articule à une conception non chronologique du temps, qui montre que chaque moment correspond à un processus qui organise présent, passé et futur au sens du calendrier, d'une manière liée à l'imaginaire, à la sensibilité, ce qui peut avoir pour effet d'appréhender le souvenir comme solidaire du présent (Grondin 2006 : 59). En effet, la conception du temps dans cette perspective se veut particulière : elle est non-linéaire et rappelle en même temps le travail de la mémoire qui sélectionne les moments pertinents du vécu. Dans l'extrait ci-dessus, Jacqueline Billiez se souvient ainsi de moments de sa vie qui, sans s'inscrire dans la continuité, lui permettent d'en construire une, en articulant des épisodes qu'elle convoque et qu'elle rend co-présents en permanence en tant que moments fondateurs de son expérience et de leur compréhension. Cette approche du temps conduit donc à admettre que :

Comprendre le passé, ce n'est pas sortir de l'horizon du présent, et de ses préjugés, pour se transposer dans l'horizon du passé. C'est plutôt traduire le passé dans le langage du présent, où se fusionnent les horizons du passé et du présent [...]. Mais cette fusion du présent et du passé est aussi, plus fondamentalement, celle de l'interprète et de ce qu'il comprend. (Grondin 2006 : 59)

Cette articulation des différents temps de l'histoire nous amène à considérer l'autobiographie selon une perspective globale déjà présentée par Gusdorf (1948, 1991). Le texte produit correspond ainsi à une résonance de la vie de l'autobiographe avec son implication, sachant que « le monde perçu n'est pas seulement mon monde, c'est en lui que je vois se dessiner les conduites d'autrui » (Merleau-Ponty 1945 : 407). Cette dimension altéritaire de l'autobiographie conduit l'autobiographe à s'approprier autrement son expérience sensible, dans un rapport fondamental au monde dans lequel l'irréductibilité de l'autre, se manifeste en tant qu'il est autrui. Cette approche ontologique laisse entendre que le CH conduit vers un comprendre avec une part d'affectif et d'imaginaire ¹³, bref à privilégier une approche auto-hétéro-poïétique du sens. Quelles modalités du comprendre en déduire ?

4. Deux façons de comprendre : technique et ontologique

¹³ « L'écriture n'est pas une copie de la pensée, mais une nativité de la pensée, l'invention d'une parole, l'invention d'un sens qui se précise en fonction de la décision initiale, au fur et à mesure de son émergence à partir du néant de la conscience : les mots, les phrases s'alignent l'un après l'autre, prélevés sur une réserve implicite de significations en attente » (Gusdorf 1991 : 94). En tant que motrice de la pensée qu'elle fait naître à elle-même, l'écriture devient une traduction du monde phénoménal qu'elle décline de manière poétique. En effet, l'autobiographie s'écrit pour apprendre ce qu'on avait à dire, et qu'on ne savait pas avant de l'avoir dit. Écrire c'est donc aussi (se) comprendre. Les sources du sens comprenant des émotions, signes, expériences, etc. On peut donc dire que le cercle herméneutique est investi de manière à la fois sensible et rationnelle. Cet engagement fonde l'écriture qui ne doit pas être confondue à la « rédaction » (simple mise en forme). Ici, nous sommes donc face à des tendances bipolarisées, avec des continuités.

En prenant appui sur Gusdorf (1988), on peut donc postuler deux comprendre (et des langues, langages, discours, paroles sur lesquels nous reviendrons plus bas).

En allant vite, on évoquera un premier comprendre qui est prioritairement un acte technique et rationnel, sur lequel on peut greffer du poétique (parfois réduit à des procédés). Calvet et Varela (1999) décrivent cette entrée du sens comme une approche digitale fondée sur des éléments discontinus et discrets, qui suppose une netteté dans la description/compréhension des langues. C'est un procédé rationnel fondé sur des approches globalement structurales, qui correspondent à des modalités techniques de compréhension de langues.

L'autre comprendre qui découle de la problématisation de l'autobiographie par Gusdorf est ontologique. Dans cette perspective, la compréhension est articulée à une histoire dont on se contente de convoquer les éléments marquants pour soi. Cette compréhension, qui privilégie une approche métaphysique du sens (voir *supra*), n'exclut pas le comprendre technique, mais l'englobe au contraire. C'est un comprendre qui colore une manière d'être au monde en la mettant en signes *a posteriori*, qui nous arrive par expérience, par la sensibilité, par notre présence et ouverture au monde, parce que nous sommes au monde.

L'autobiographie auto-hétéro-poïétique est donc une traduction de ce rapport au monde. De ce point de vue, le poïétique ne se situera *essentiellement* ni dans la forme, ni dans le contenu, mais dans une façon de (se) comprendre le L¹⁴.

Postuler ce comprendre PH peut faire craindre chez les linguistes (qui ont toujours privilégié l'option technique face au L) une forte tension liée au fait d'interpréter des autobiographies de manière poïétique, puisque ce serait un usage contradictoire avec leurs représentations de *ce qu'est* le L. On pourrait aussi jouer sur les mots, en considérant que les linguistes essaient d'abord de *raisonner*, alors que les autobiographes essaient, eux, de *résonner* : pour comprendre la biographie des autres, ils la font ainsi résonner avec la leur. C'est dans une logique similaire qu'on comprendra certains aspects de Robillard (2017, 2008) qui représente un exemple sensiblement différent de celui de Jacqueline Billiez ci-dessus, tout en s'inscrivant dans la même logique d'auto-hétéro-poïésis. Dans des parties autobiographiques, l'auteur affirme que pour s'autoriser à travailler les situations de contacts de langues, il doit d'abord s'assumer lui-même comme plurilingue, pour faire 'résonner' cette expérience. Ses titres de chapitre (« (Dés)écrire la recherche » ; [...] « se produire, s'assumer, se revendiquer comme linguiste (de) l'hétérogène ») sont présentés comme le résultat de cette mise en résonance. Dans le même sens, la métaphore du ferment, présentée comme centrale à la fin de l'ouvrage, explicite l'idée que le ferment n'est pas facilement prédictible (car c'est du vivant, sensible au contexte), mais aussi qu'il se transforme en transformant son environnement (le pain, la bière). On peut alors en conclure que l'écriture poïétique ne peut autoriser à comprendre que par une compréhension qui transforme la langue, l'autobiographe, et les lecteurs.

Articuler autobiographie et compréhension conduit donc à problématiser une épistémologie de la linguistique marquée par des tensions fortes, et peut-être irréductibles, puisqu'il s'agit, pour éclairer une science des signes de langues, de mobiliser des signes d'une manière peu compatible avec cette science, notamment en considérant que le sens n'est pas tributaire que de signes, mais que ce sont les signes qui sont tributaires du sens. La matérialité

¹⁴ Notation choisie par Robillard (2009) pour résumer le quadryptique *langues-langages-discours-paroles* : le « L » n'est pas un reflet total du monde ; il en constitue un aspect, cette partie de l'expérience qu'on peut mettre en signes. On peut donc en conclure que la langue à elle seule ne peut suffire pour rendre compte des rapports au monde.

du langage y est en effet considérée comme une caractéristique secondaire, ce qui conduit à postuler que le sens ne vient que partiellement (et pas prioritairement) des signes. Cela laisse entendre, comme nous l'affirmons *supra*, que nous sommes face à deux philosophies du langage qui se revendiquent de deux figures très connues de la linguistique, Saussure et Humboldt.

5. Autobiographie et épistémologie de la linguistique : Humboldt et / ou Saussure ?

Dans le cadre de l'épistémologie de la linguistique, l'usage de l'autobiographie (si on suit Gusdorf 1975 et 1991) est donc marqué par des tensions pertinentes dès lors qu'il faut répondre à la question « qu'est-ce que le langage ? ». Sommairement, la réponse de Saussure, telle que diffusée dans les communautés scientifiques comme une vulgate, est que la langue donne une forme à la pensée, et se manifeste par un élément « neutre » et « objectif », le signe, qui renvoie toujours à quelque chose d'autre que lui, le signifié. Le signe constitue de ce fait l'objet de la linguistique et le travail du linguiste c'est de rendre compte de son fonctionnement.

Pour répondre à la même question, Humboldt (1974 : 183) part de l'idée qu'« en elle-même, la langue est non pas une œuvre faite [*Ergon*], mais une activité en train de se faire [*Energeia*]. ». Tel qu'en rend compte Trabant (1992) notamment, ces deux éléments surlignés reprennent des oppositions fréquentes dans les approches sociolinguistiques, que résume le couple stabilité (figement) / dynamique (changement, créativité). C'est sous l'angle de cette opposition que Humboldt (1974) trouve des arguments d'explicitation de sa conception de la langue, perçue comme activité, production de sens, approche qui en rappelle la variabilité et l'imprévisibilité. Toutefois, Humboldt ne rejette pas la dimension stable de la langue, plutôt secondaire par rapport à l'arrière-plan dynamique, à des nuances fondamentales auxquelles on n'a accès que si on vit, pense et sent le monde en langues. Cette approche accorde une place importante à l'ontogénèse de la parole, qui permet aux processus d'émergence de signes d'être explicités. Sous cet angle, c'est l'activité énergétique du langage qui est centrale et portée par la parole en tant qu'élément de traduction du processus d'émergence de formes sémiotiques. Au fondement de la pensée, la parole est alors entendue ici comme composante organique de l'être. Elle équivaut à cette rupture qui émerge du silence pour participer à l'ambiance qui fait le monde. Une des oppositions entre Saussure (qui aurait privilégié la langue à la parole) et Humboldt (dont l'approche anthropologique postule l'indissociabilité entre parole, langue, langage, discours et pensée) devient plus perceptible. Parce qu'elle est indissociable de la pensée, la langue devient un phénomène non uniquement linguistique dont un seul aspect, fut-il formel, matériel, ne peut être interprété dans l'oubli de « la vie à l'œuvre dans le parler » (Dilberman 2006 : 173) dont seule l'explicitation légitimerait les formes linguistiques. Cela revient à considérer que toute langue comporte nécessairement une part d'incompréhensible, qui en garantit la réception et la diversité des appropriations.

Cette posture qui fait de la linguistique une science ne pouvant se passer d'historialité¹⁵ conduit donc à la légitimation de la pluralité des langues, des façons de parler, des façons de comprendre ou des manières d'être des locuteurs. Interpréter leurs discours revient alors à revivre avec eux des éléments de leurs parcours variés, leur ingéniosité, bref toutes les dimensions qui, pour eux, permettraient de (se) comprendre. Sans se situer sous l'angle de l'opposition langue-parole, cette linguistique de la parole éphémère situe donc le langage-*energeia* comme prioritaire. C'est par cette activité que le locuteur vient au monde, se l'approprie, le transforme dans son quotidien. Cela revient à considérer que la communication

¹⁵ L'historialité suppose l'engagement du chercheur à partir d'une expérienciation qui fonde la compréhension. A la différence de l'histoire chronologique, cette autre perspective repose sur la responsabilité de l'interprète qui sélectionne et organise les moments pertinents à mettre en articulation pour la production de l'histoire.

est tributaire d'« un état essentiel de la parole d'où provient » (Fédier 2013 : 1246) le monde et duquel émerge la langue. Comprendre c'est donc aussi s'intéresser plus fondamentalement aux dimensions imprévues et donc non contrôlables, ne pas se limiter aux mots ; c'est s'autoriser des interprétations fondées sur la sensibilité, répondre « au langage en écoutant ce qu'il dit » (Romano 2010 : 871).

Conclusion

Considérer l'autobiographie sous l'angle PH conduit en définitive à ramer à contre-courant des pratiques dominantes. Cette approche repose sur l'expérience auto-hétéro-poïétique de l'autobiographe élaborée à partir d'une compréhension globale, qui fait de la biographie une sous-catégorie de l'autobiographie. Cela consiste à revendiquer une conception du sens dans laquelle le sens des signes vient s'inscrire dans une compréhension antérieure. Mettre en œuvre l'autobiographie dans le cadre de l'épistémologie de la linguistique conduit à mobiliser une conception des langues qui « déborde » partiellement ce cadre, à proposer une conception ontologique de *langues-langages-discours-paroles* (voir Feussi 2017 ou Robillard 2017 pour quelques exemples).

Bibliographie

Babich Babette (éd.), 2017, *Hermeneutic philosophies of social science*, Berlin, De Gruyter.

Barbaras Renaud, 2008, *Introduction à une phénoménologie de la vie*, Paris, Vrin.

Blanquet Édith, 2012, *Apprendre à philosopher avec Heidegger*, Paris, Ellipses.

Calvet Louis-Jean et Varela Lia, 1999, « De l'analogique au digital. À propos de sociologie du langage et/ou sociolinguistique et/ou linguistique », *Langage et société* 89, p. 125-137, disponible en ligne.

Camarero Jésus, 2008, « La théorie de l'autobiographie de Georges Gusdorf », dans *Çedille. Revista de Estudios Franceses* 4, p. 57-82, disponible en ligne.

Debaene Vincent, 2010, *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard.

Debono Marc, 2010, *Construire une didactique interculturelle du français juridique : approche sociolinguistique, historique et épistémologique*, Thèse de doctorat en Sciences du Langage / Didactique des langues-cultures, Université François-Rabelais de Tours, 619 p.

Dilberman Henri, 2006, « Wilhelm Von Humboldt et l'invention de la forme de la langue », *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 131-2, p. 163-191, disponible en ligne.

Ellul Jacques, 2008, *La Technique ou l'Enjeu du siècle* (1954), Paris, Economica.

Fédier François, 2013, « Sprache (die) », dans Ph. Arjakovsky, F. Fédier et H. France-Lanord (éds), *Le Dictionnaire Martin Heidegger*, Paris, CERF.

Feussi Valentin, 2017, « Fluidité et 'langues' dans la communication électronique au Cameroun : quelles conséquences pour une problématisation de la francophonie ? », dans S. Diao-Klaeger et V. Eloundou Eloundou (éds), *Sociétés plurilingues et contact de langues. Des descriptions linguistiques aux réflexions épistémologiques*, *Cahiers de Linguistique*, 43-2, p. 59-76.

Jucquois Guy, 1989, *La méthode comparative dans les sciences de l'homme*, Louvain-la-Neuve, Peeters.

Gadamer Hans-Georg, 1976, *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique* (1960), Paris, Seuil.

Galligani Stéphanie, 2012, « Sur le chemin du plurilinguisme : itinéraire d'une sociolinguiste. Entretien avec Jacqueline BILLIEZ », *L'Autre* 13-3, p. 255-261.

- Grondin Jean, 2006, *L'Herméneutique*, Paris, PUF.
- Gusdorf Georges, 1948, « Le sens du présent », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 53^e année, n° 3, p. 265-293. Disponible en ligne.
- Gusdorf Georges, 1975, « De l'autobiographie initiatique à l'autobiographie genre littéraire », *Revue d'Histoire littéraire de la France* 6, 75^e année, p. 957-1002.
- Gusdorf Georges, 1988, *Les origines de l'herméneutique*, Paris, Payot.
- Gusdorf Georges, 1991, *Auto-bio-graphie. Lignes de vie* 2, Paris, O. Jacob.
- Humboldt Wilhem von, 1974, *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, traduction et introduction de Pierre Caussat, Paris, Seuil.
- Huneman Philippe et Kulich Estelle, 1997, *Introduction à la phénoménologie*, Paris, Armand Colin.
- Jauss Hans Robert, 1979, *Esthétique de la réception et Communication littéraire*, Paris, Gallimard.
- Lejeune Philippe, 1975, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil.
- Lejeune Philippe, 2015, *Écrire sa vie. Du pacte au patrimoine autobiographique*, Paris, Mauconduit.
- Lyotard Jean-François, 2004, *La phénoménologie* (1954), Paris, PUF.
- Merleau-Ponty, Maurice, 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- Ricœur Paul, 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.
- Robillard Didier de, 2017, « Apports d'une sociolinguistique mauricianiste : éthique et politique de la réception », *Cahiers internationaux de sociolinguistique* 17-2, p. 15-44.
- Robillard Didier de (éd.), 2016, *Epistémologies et histoire des idées sociolinguistiques, Glottopol, revue de sociolinguistique en ligne* 28.
- Robillard Didier de (éd.), 2009, *Réflexivité, herméneutique : vers un paradigme de recherche ?*, *Cahiers de sociolinguistique* 14, Rennes, PUR.
- Robillard Didier de, 2008, *Perspectives alterlinguistiques. Volume 1 : Démons - Volume 2 : Ornithorynques*, Paris, L'Harmattan.
- Romano Claude, 2018, *Être soi-même. Une autre histoire de la philosophie*, Paris, Gallimard.
- Romano Claude, 2010, *Au cœur de la raison, la phénoménologie*, Paris, Gallimard.
- Starobinski Jean, 1970, « Le style de l'autobiographie », *Poétique* 3, p. 83-98.
- Strong Tracy B., (à paraître), « Truth, facts, alternates and persons or, whatever has happened to post-modernism? », dans T. Andina et A. Condelo (éds), *Post-Truth, Philosophy and Law*, Londres, Routledge.
- Trabant Jürgen, 1992, *Humboldt ou le sens du langage*, Liège, Mardaga.